

Initiatives ministérielles

Malheureusement, les réactions que j'ai eues allaient d'un extrême à un autre. Même si je m'entendais avec les autres enfants, ils ne m'ont jamais vraiment accepté. J'ai enfin découvert pourquoi. Les Canadiens français détestaient les Français de France presque autant que les anglophones. Mon accent français se rapprochait de celui des gens que les Canadiens français appelaient «les snobs».

À treize ans, je me suis rendu compte que le français du Canada était une langue distincte et qu'il reflétait une culture distincte. J'ai décidé de traiter le français que j'avais déjà appris comme une autre langue et de découvrir ce qu'était exactement le français du Canada.

Durant mes dernières années d'études secondaires, j'ai étudié les romans de Savard, Thériault et Vallières, les pièces de Tremblay et de Gélinas et la poésie de Vigneault et de Nelligan. Ces oeuvres d'auteurs canadiens-français m'ont donné une bonne idée de ce qu'était la culture canadienne-française au Québec.

Il était très intéressant de voir la transformation qui s'est faite chez moi. J'étais si absorbé par ces études que quelques-uns de mes camarades de classe ont commencé à m'appeler «Frenchie». À la fin de mes études secondaires, j'avais le sentiment de très bien connaître les Canadiens français. Aussi étrange que cela puisse paraître, je les connaissais peut-être trop bien.

Juste avant d'entrer à l'Université Carleton pour étudier les communications, un déclin s'est fait dans mon esprit. J'ai commencé à penser que j'étais canadien-français. J'ai tout fait pour m'en convaincre. J'étais devenu un ardent partisan du Parti québécois. J'ai même pleuré lorsque René Lévesque a perdu son référendum sur la souveraineté-association. Je me portais à la défense de tout ce qui était considéré canadien-français.

À Carleton, j'ai été élu président du Club francophone. Mon projet d'assimilation aurait pu aboutir si ce n'avait été de mon nom et de mes ancêtres. Une fois encore, mes sages parents du vieux pays sont venus à mon secours. Ils ont réussi à me faire comprendre, à moi qui avait la tête dure, que si la situation au Québec devait se dégrader, mon nom suffirait à lui seul à me faire remarquer.

Pour la plupart des gens, il aurait pu être trop tard pour changer, mais à 18 ans, j'ai commencé à apprendre ma propre histoire culturelle, la gloire des clans écossais et tous les bienfaits dont le Québec et le Canada jouissent aujourd'hui grâce aux immigrants écossais. Robert Bruce, Marie reine d'Écosse et le poète Robert Burns sont des noms célèbres dans l'histoire de l'Écosse. Mais qu'en est-il de ceux qui ont immigré au Canada et qui ont consacré tellement de leur temps et de leurs efforts pour bâtir notre pays?

On doit à lord Selkirk, un philanthrope et colonisateur écossais, d'avoir amené des immigrants à l'Île-du-Prince-Édouard. Ils ont plus tard essayé en Nouvelle-Écosse, où ils ont établi une colonie. Lord Selkirk a ouvert l'Ouest avec l'établissement de colonies dans la région de la rivière Rouge, au Manitoba.

Les immigrants écossais ont contribué à l'éclosion du commerce des fourrures au Canada et ont joué le plus grand rôle dans la fondation d'institutions d'enseignement au Canada.

Les premiers colons écossais ont accordé la priorité à l'éducation. La première école non confessionnelle d'enseignement supérieur en Nouvelle-Écosse, l'Académie de Pictou, a été fondée par un Écossais. L'Université Dalhousie, l'Université McGill de Montréal, l'Université de Toronto, l'Université Queen's, l'Université Saint Francis Xavier et l'Université du Nouveau-Brunswick doivent toutes leur naissance aux Écossais.

Sir Alexander Mackenzie, négociant et explorateur, a découvert le fleuve Mackenzie et a été le premier Européen à traverser la partie septentrionale du continent américain pour atteindre l'océan Pacifique. Simpson et MacTavish sont d'autres noms associés à l'édification de notre pays. Alexander Mackenzie, un Écossais, a été premier ministre du Canada de 1873 à 1878.

De plus, des Écossais et des Canadiens d'origine écossaise ont joué un rôle formidable dans les communications et le journalisme. Notons George Brown, fondateur du *Globe*, William Lyon Mackenzie, fondateur et rédacteur du *Colonial Advocate* et l'un des dirigeants de la rébellion de 1837, John Nielsen, rédacteur de la *Gazette* de Québec, John Dougall, père et fils, du *Witness* de Montréal, et Hugh Graham et Lord Atholstan, du *Star* de Montréal.

Soudain, ma recherche d'identité culturelle prenait une nouvelle dimension. J'ai compris que je n'étais ni écossais ni canadien-français. Belle crise d'identité. Comme le Canada n'est pas un creuset culturel comme les États-Unis, il n'existait pas vraiment de culture canadienne distincte. J'étais donc un alliage formé de trois grandes nationalités.

Après une longue réflexion, j'ai décidé que la seule solution consistait à unir les meilleurs éléments des trois nationalités. Pour m'intégrer à la culture canadienne-française et être accepté comme un égal, il me fallait mieux connaître la langue de tous les jours.

C'est pourquoi j'ai passé l'été de 1981 à travailler dans une colonie pour enfants francophones. Cet été-là a été un point tournant dans ma vie. Non seulement j'ai appris la langue, mais je me suis fait aussi un grand groupe d'amis canadiens-français.

Je me suis davantage familiarisé avec la culture écossaise en lisant des ouvrages, l'oeuvre de poètes écossais, l'histoire des clans. J'ai fait partie d'un club de curling pour me faire une idée de ce sport écossais et j'ai participé à ses réunions sociales.

Pour devenir plus canadien, j'ai assoupli ma position très ferme à l'égard de l'indépendance du Québec. J'essaie maintenant de me représenter le Canada comme un ensemble, et je comprends mieux les sentiments des citoyens des autres provinces.

Je croyais avoir réglé la question. J'avais atteint mes objectifs et ceux de mes parents. Mais j'avais oublié de tenir compte de mes amis.

Tous les groupes d'amis auxquels je me suis lié ces dernières années ont accepté la relation que j'avais avec eux. C'est moi qui me suis facilement adapté à chaque groupe en changeant mon comportement et mon état d'esprit en fonction de ses attentes.

J'ai fait des sorties avec mes amis canadiens-français, la tournée des bars avec mes confrères et consœurs de l'école secondaire anglaise, et j'ai pris part à des discussions intellectuelles avec d'autres étudiants universitaires. Chacun de ces groupes était différent. Et pourtant je me suis bien intégré à chacun d'eux. Ce à quoi je n'avais pas songé, c'était à l'interaction entre eux.

J'ai tôt fait de me rendre compte, par l'expérience, que mes vieux amis de l'école secondaire ne seraient pas acceptés par mes copains universitaires, et que mes amis anglais ne le seraient pas non plus par mes amis canadiens-français, et vice versa.

Cela a créé une situation qui ressemble aux problèmes actuels de la société québécoise. Compte tenu de mon expérience personnelle, j'estime que les Canadiens français et les Canadiens anglais ne s'entendront jamais à moins de faire des concessions mutuelles. Il y aura toujours des Canadiens français et des Canadiens anglais qui refuseront d'apprendre la langue de l'autre culture. Il y a de l'animosité même au sein de chaque groupe culturel, une animosité causée par des divergences intellectuelles ainsi que des différences socio-économiques.

Si seulement nous pouvions apprendre les uns des autres. Si nous acceptions de nous mêler les uns les autres, nous en profiterions tous énormément. Avec la compréhension vient l'acceptation. Malheureusement, la situation pourrait ne pas être réglée de mon vivant. Pour rester en paix, les deux cultures pourraient devoir demeurer à l'écart l'une de l'autre.

Je ne suis pas favorable à l'apartheid comme en Afrique du Sud, où une culture est victime de discrimination aux points de vue économique, social, politique et racial. Je crois, toutefois, qu'un grand nombre de cultures peuvent coexister dans une province dans la mesure où tous s'entendent sur l'égalité de chacune des cultures.

Mon dilemme est compréhensible. Je connais plusieurs cultures. Mais pour maintenir l'harmonie entre elles, je dois les garder séparées. Par conséquent, je suis, dans un sens, pris au milieu de ces trois groupes.

Parce que je ne peux pas réunir tous ces mondes même s'ils ont tous énormément à offrir, je dois passer autant de temps dans chacun d'eux.

Même si l'expérience de la diversité est satisfaisante, on ne peut donner 100 p. 100 de ce que l'on a à partager et recevoir en même temps 100 p. 100 de ce que tout le monde a à offrir. La principale explication pour quelqu'un qui vit ce dilemme, c'est que l'on peut connaître bien des gens, mais n'être en relation avec personne.

C'est une autre façon d'expliquer et d'apprivoiser l'assolitude.